

Jean-Pierre VANÇON

DESTIN



DOM Éditions

Infographie : Bénédicte AMMAR

Crédit photo : Fotolia

Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »¹



¹ Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

À Julien, torturé par le destin.

À Cassiopée, reine de la nuit.

J'avais eu une enfance heureuse et sans histoire, peuplée de petits bonheurs tranquilles. Mes parents m'avaient entouré de leur amour et m'avaient appris que le travail à l'école était plus important que les jeux et les plaisirs. Le dimanche, lorsqu'il faisait beau, nous avions l'habitude de partir en voiture dans la campagne environnante. J'avais découvert avec émerveillement l'aventure des promenades en forêt, le vent dans les branches des grands arbres, le chant des oiseaux et le bruit des cascades. Je partais avec mon père à l'assaut des vieux murs du château de Montfaucon. J'explorais les alentours du prieuré de Bonnevaux. Je rencontrais parfois des renards ou des couleuvres, au coin d'un bois...

Puis était venu le temps de l'adolescence, le temps du collège et du lycée. Mes parents m'avaient fait connaître la plupart des régions de France, au cours de longs périples ponctués de ruines prestigieuses et de somptueux paysages. Ils m'avaient emmené écouter de grands concerts de musique classique et des opéras tels que *Faust* de

Charles Gounod, *Carmen* de Georges Bizet
ou *Lakmé* de Léo Delibes.

Fantaisie aux divins mensonges,

Tu reviens m'égarer encor.

Va, retourne au pays des songes,

Ô fantaisie aux ailes d'or.

J'avais eu peu d'amis : un voisin et un ou deux copains de classe. Les filles, je les regardais de loin, sans essayer de m'en approcher. J'étais plutôt un solitaire. La faute en incombait, je crois, à mon nom de famille. François Nicaud... À priori, cela semblait anodin... Mais, en réalité, à l'école, mes copains de classe m'avaient vite appelé Fanfan Nigaud, ou Nigaud tout simplement. Au collège, j'étais devenu Nicotine. À cause de ces surnoms, je m'étais peu à peu refermé sur moi-même.

J'avais dix-huit ans quand cette histoire a commencé.

C'était l'année du baccalauréat. Mes parents et moi, nous habitions à dix minutes à pied du lycée. Ma vie était chronométrée au rythme du calendrier scolaire. Huit heures

moins dix : je partais de la maison. Midi dix : j'étais de retour pour déjeuner. Deux heures moins dix, quatre heures dix : nouvel aller-retour. Ensuite, je me concentrais sur mes devoirs et mes leçons. C'était la vie sans aventure d'un lycéen studieux et très sage.

Ce matin-là, nous allions affronter une épreuve de philosophie. La classe était figée dans une parfaite immobilité. Dans la salle, il régnait un silence de mort. Nous étions tous assis, mes camarades et moi, prêts à affronter la difficulté, une feuille blanche posée devant nous, un stylo à la main. Debout sur l'estrade, immobile, un léger sourire au coin des lèvres, le professeur Descareaux nous faisait face. Quel traquenard nous préparait-il ? À côté de moi, Charles agitait nerveusement son crayon.

Descareaux semblait jouir de la nervosité ambiante. Avec hostilité, certains d'entre nous l'appelaient « Des carottes » ou même « Des carottes et des navets ». Je crois qu'il le savait et se vengeait à sa façon en nous abreuvant de travaux difficiles faisant appel à tous les trésors de notre esprit. Allait-il

nous demander de disserter sur la quadrature du cercle ou sur la rotondité des tuyaux de poêles ? Allait-il nous dicter une citation absurde d'un poète ou d'un philosophe et nous demander de la commenter ? Nous attendions avec impatience l'énoncé du sujet sur lequel nous allions devoir nous pencher.

Il sourit franchement et demanda :

— Vous êtes prêts ?

Il obtint pour seule réponse un vague grognement, venant de nulle part. Alors, il annonça :

— Voici le sujet...

Tout le monde était prêt à écrire. Certains étaient penchés sur leur feuille de papier. D'autres regardaient Descareaux avec anxiété. Enfin, après un instant de silence qui nous parut interminable, le verdict tomba :

— « Les étoiles » ... Vous avez deux heures.

Antoine leva la tête.

— C'est quoi le sujet, M'sieur ? C'est « Vous avez deux heures » ?

Descareaux répliqua d'un ton cinglant :

— Ne me prenez pas pour un imbécile, Lemarchand ! Le sujet est « Les étoiles » ! Point !

Puis il ajouta d'un ton plus calme :

— Vous avez deux heures pour réfléchir sur ce sujet.

Et il dit encore, en riant :

— Les étoiles, ça ne vous inspire pas, Lemarchand ?

Antoine jeta un regard interrogateur vers son voisin. Que pouvait-on dire à propos des étoiles ? Qu'est-ce que ce diable de « Des carottes » attendait qu'on lui raconte sur un tel sujet ? Comme tous les autres, j'étais perplexe. Même si le cosmos et ses galaxies alimentaient souvent mes rêves et mes réflexions. Même si j'avais envie de connaître tous les secrets de l'univers. Même si je vouais une admiration sans borne à Galilée, à Hubble, à Georges Lemaître et aux autres. Même si j'envisageais d'orienter ma future vie professionnelle vers

l'astronomie... Machinalement, j'ai écrit en haut de ma feuille de papier :

Les étoiles

Et là, je me suis arrêté. Que dire ? Par quoi commencer ? J'ai poussé un grand soupir... Descareaux nous avait appris comment il convenait de procéder, dans le cas général. Une dissertation philosophique, ça commençait par une introduction, qui permettait de planter le décor. Ensuite, on devait rentrer dans le vif du sujet, en détaillant le « pour » puis le « contre ». Enfin, la conclusion servait à énoncer le verdict qui nous semblait approprié. Mais que raconter à propos des étoiles ?

Alors, mon penchant pour la narration m'a incité à imaginer une scène de la vie d'un quelconque personnage. J'ai écrit :

Hier soir, je suis sorti pour faire quelques pas dans le jardin. L'air était doux. J'ai levé la tête vers le grand arbre qui me faisait face. Au-dessus de lui, le ciel était parfaitement noir. Les

étoiles brillaient. Alors, sans réfléchir, j'ai essayé de m'orienter. Le nord était sur ma gauche. J'ai repéré les constellations : la Grande Ourse, la Petite Ourse, le Dragon qui se tortillait entre les deux, Cassiopée...

Tout cela n'était que le premier paragraphe d'un banal roman. En réalité, la veille au soir, je m'étais échiné jusqu'à une heure tardive face à un devoir de mathématiques particulièrement difficile. Je n'étais pas d'humeur à aller me promener dans un jardin sorti tout droit de mon imagination ! Mais les étoiles, je connaissais. Quand nous étions en vacances à la campagne, loin de la lumière des villes, il m'arrivait de regarder le ciel nocturne, d'admirer la Voie Lactée et toutes les constellations.

À présent, il me fallait passer du décor à la « substantifique moelle ». Que dire ? Que pouvait bien inspirer la vue des étoiles ? J'ai jeté un coup d'œil vers Charles. Il avait une mine désespérée. Il n'avait pas écrit un mot.

Alors j'ai murmuré très doucement, pour qu'il m'entende sans que « Des carottes » ne soupçonne rien :

— C'est l'immensité de l'univers...

Il s'est raclé la gorge, comme pour me répondre : « Ouais... C'est une piste... »

En regardant les étoiles, les hommes s'étaient-ils rendu compte dès l'origine de la taille de l'univers ? Certainement pas. Alors, j'ai continué à écrire, en faisant un retour en arrière dans l'histoire de l'humanité.

Les premiers hommes regardaient le ciel nocturne avec crainte. Qu'étaient donc ces petites lumières qui brillaient au-dessus de leur tête ? C'était au temps où le soleil, qui chassait la nuit, était considéré comme un dieu, baptisé Apollon par les anciens Grecs, Râ par les Égyptiens ou Inti par les Incas. Alors les gourous de ces temps-là, en regroupant les étoiles entre elles, avaient imaginé que la voûte céleste était peuplée de monstres étranges :

Céphée, Andromède, Persée et bien d'autres.

En observant attentivement le ciel, les savants de l'antiquité se sont rendu compte que certaines de ces petites lumières se déplaçaient au fil du temps. Ces « étoiles » étranges, qui étaient en réalité des planètes, ont été baptisées Vénus, Mars ou Jupiter. Les savants de la Renaissance, Copernic, Galilée et les autres, sont parvenus à comprendre que la terre et les planètes gravitaient autour du soleil, qui n'était lui-même qu'une étoile parmi toutes les autres. Puis, grâce aux télescopes, les astronomes se sont aperçus que la Voie Lactée était tout simplement un immense agrégat d'étoiles qui constituaient notre galaxie. Et l'on sait aujourd'hui que cette galaxie n'est qu'une galaxie quelconque parmi des milliers d'autres.

Combien y a-t-il d'étoiles dans l'univers ? Des milliards ! Combien y a-t-il de planètes qui gravitent autour des étoiles ? Il y a une multitude infinie d'objets célestes perdus dans un immense espace vieux de près de quinze milliards d'années. Autant dire que la Terre, notre refuge, n'est presque rien dans tout cela...

J'ai songé soudain à une vieille romance du siècle dernier que fredonnait parfois ma mère. Alors, j'ai enchaîné :

Et les poètes aussi se sont mêlés au débat, comme dans cette chanson de Paul Delmet :

« Un poète ayant fait un voyage de rêve

M'a dit qu'il existait dans le ciel radieux

Une étoile où jamais ne sonne l'heure brève,

L'heure brève où les cœurs se brisent
en adieux... »

Où encore dans ces vers d'Alfred de
Musset :

« Pâle étoile du soir, messagère
lointaine,

Dont le front sort brillant des voiles
du couchant,

De ton palais d'azur, au sein du
firmament,

Que regardes-tu dans la plaine ? »

Et nous les humains, dans tout cela,
que représentons-nous ? Pour nous, le
soleil est tellement énorme, tellement
essentiel, alors que les étoiles sont
tellement petites et insignifiantes... Ce
qui est près de nous paraît immense,
alors que ce qui est éloigné nous semble
minuscule. À cause de cette apparence,
n'avons-nous pas l'impression de
constituer le nec plus ultra de
l'univers ? Mais n'est-ce pas là un

simple leurre, lié aux lois de la perspective ?

« Des carottes » était descendu de l'estrade et marchait de long en large dans l'allée, en jetant parfois un coup d'œil à droite ou à gauche. Quelques-uns de mes camarades avaient le nez en l'air, plongés dans leurs pensées. À côté de moi, Charles regardait avec désespoir les deux ou trois lignes qu'il avait écrites.

Soudain, Seb appela :

— M'sieur ?

Descareaux se tourna vers lui.

— Oui, Dubois ?

De sa voix haut perchée, Seb demanda :

— M'sieur, on peut parler des restaurants trois étoiles ?

Il y eut quelques ricanements. Descareaux rejoignit l'estrade et se tourna vers nous.

— La question de votre camarade est intéressante. D'après vous, pourquoi

attribue-t-on des « étoiles » aux hôtels ou aux restaurants ?

Il y eut un instant de silence. Seb finit par proposer :

— Parce qu'une étoile, c'est quelque chose de beau... Quand on voit une étoile, c'est une récompense...

Descareaux sourit.

— Tout à fait. C'est magnifique, une étoile. Un restaurant qui se voit attribuer trois étoiles, c'est d'autant plus gratifiant. Bravo, Dubois. Vous méritez déjà une étoile !

Il y eut quelques rires. Charles me jeta un regard noir. Quant à lui, il ne voyait aucune étoile à l'horizon...

L'homme n'était presque rien dans l'immensité du cosmos. Les étoiles nous rappelaient à notre insignifiance... Il y avait même des savants qui supposaient que notre univers n'était qu'un monde parmi un nombre infini d'univers. C'était la théorie du « multivers ». Il fallait que je continue ma

dissertation dans ce sens. J'ai soupiré et je me suis remis à écrire.

Face à l'astre du jour, les étoiles nous rappellent que nous ne sommes que bien peu de chose. Les fourmis nous paraissent moins importantes que nous. Et pourtant, ne sommes-nous pas de simples fourmis, perdues dans l'immensité du cosmos ? Et les dinosaures, pourquoi sont-ils morts sans descendance, frappés par une météorite géante ? N'avons-nous pas l'impression de n'être que des marionnettes, dont le hasard tire les ficelles au gré d'une totale fantaisie dépourvue de toute morale ?

Les étoiles nous transmettent un message terrible ! Que sommes-nous ? Que faisons-nous sur terre ? Les étoiles nous plongent dans un abîme de pessimisme ! Mais une petite étoile qui brille dans le noir de la nuit, n'est-ce pas une jolie lueur d'espoir ?

Dans ma dissertation, le « contre », c'est le pessimisme et le caractère insignifiant de l'humanité. Le « pour », c'est la petite lueur d'espoir, qu'il faut absolument que je trouve. Voilà, je crois, la formulation que Descareaux attend de nous... Et, quant à moi, il faut que je concrétise l'aspect positif de l'existence, ne serait-ce que pour avoir, en ce qui me concerne, le courage de continuer à progresser sur le chemin de la vie !

Soudain, face à sa feuille de papier où il n'avait presque rien écrit, Charles a grommelé :

— J'suis vraiment né sous une mauvaise étoile...

Descareaux a dressé la tête. Qui avait parlé ? Pour dire quoi ? « Des carottes et des navets » veillait au grain...

Pauvre Charles... Et moi, n'étais-je pas né sous une bonne étoile ? J'avais des parents aimants, raisonnables et attentionnés, qui m'avaient guidé au fil des ans pour que je m'épanouisse... J'avais perdu mes grands-parents quelques années

plus tôt et je regrettais leur absence. J'aurais voulu leur dire que je les aimais, mais je n'avais pas eu le temps. Maudit soit ce temps qui s'écoule trop vite !

J'ai repris mon stylo. Où en étais-je ? Ah oui... L'immensité de l'univers, froid et insensible à nos espoirs et à nos désespoirs...

Le cosmos est immense : près de quinze milliards d'années-lumière. Et, si cet univers est un simple recoin d'un multivers infini, cela nous fait d'autant plus prendre conscience de notre extrême petitesse. La vie existe sur terre depuis près de quatre milliards d'années. Et l'homme ? Deux millions d'années à peine ? Et la démocratie ? Les Grecs l'ont inventé il y a un peu plus de deux mille ans. Et moi ? Je n'ai pas encore vingt ans ! Dans l'histoire de la vie sur terre, qu'est-ce que mon existence représente, en termes de durée ? Presque rien ! Et je suis si petit,

par rapport à la taille de l'univers ! Je ne suis rien...

C'est désespérant...

Et le comportement de la vie ? Les bactéries se dévorent entre elles. Certains animaux mangent des plantes. D'autres tuent et mangent des animaux plus petits ou plus faibles qu'eux. Les chats se jettent sur les moineaux pour s'amuser de leurs souffrances, comme s'il s'agissait d'un sport. Nous, pour nous nourrir, nous semons des végétaux, nous les abreuvons d'engrais pour qu'ils poussent plus vite et nous engraissons des animaux, sans pitié pour leur bien-être. Nous faisons la guerre, pour conquérir des territoires ou simplement parce que nous ne pensons pas comme les autres. Et il y a les crimes, les attentats, les excès de toutes sortes... Nous polluons la planète, nous agissons sans cesse à cause de l'argent. Chaque végétal, chaque animal, chaque